

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

N° 61

Année 1931

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
IMPRIMERIE CAUSSE, GRAILLE ET CASTELNAU
7, RUE DOM-VAISSETTE, 7

—
1932

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE



3 753102321637 8

fait jour m'est un sûr garant que vous pardonnerez à l'insuffisance de cette expression.

Vous saurez y discerner le plaisir que notre Compagnie a de vous compter désormais parmi nous.

M. DE DAINVILLE.

Réception de M. A. LAFONT

Discours de M. A. LAFONT

MESSIEURS,

Je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à occuper le siège de M. le professeur MAURY. Je ne me dissimule pas que je ne possède aucun des mérites du savant et du lettré auquel je succède sans avoir la prétention de le remplacer. Mon trouble s'accroît du fait que je n'ai pas connu personnellement celui dont je dois vous présenter l'éloge. Alors que j'ai la mission de dresser devant vous la silhouette qui vous était familière, je risque de dessiner un portrait que vous ne trouverez pas ressemblant. Je vous obéirai, néanmoins, et si mon esquisse ne vous rappelle guère les traits de l'éminent professeur que vous avez connu, vous m'excuserez, Messieurs, en songeant que je sacrifie bien malgré moi à la mode régnante des vies romancées.

I

Fernand MAURY est né à Figeac, le 23 juin 1854. Entré tout jeune dans l'enseignement, puisque, à l'âge de 22 ans, il débutait comme répétiteur au collège de Constantine, il est resté toute sa vie fidèle à l'Université. Il a consacré 51 années à l'en-

seignement, d'abord comme professeur de rhétorique au lycée d'Agen, ensuite comme maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence — de 1885 à 1893 — et enfin comme professeur de poésie grecque en cette accueillante Université de Montpellier, qu'il ne devait plus quitter de 1893 à sa mort.

Il était en possession du titre de docteur ès lettres depuis 1892, ayant brillamment soutenu en Sorbonne une thèse sur latine sur *Les Chœurs dans les tragédies d'Eschyle* et une thèse française sur *Bernardin de Saint-Pierre*.

Cette vie, qui déroule son flot limpide entre des rives sans accidents ni variété, peut sembler monotone à un observateur superficiel; en réalité, jamais existence ne fut plus féconde ni mieux remplie.

D'un esprit souple, actif, d'une curiosité sans cesse éveillée, Fernand MAURY aurait pu, comme tant d'autres, se cantonner dans une étroite province de l'érudition: dès la jeunesse, nous le voyons au milieu des absorbantes préparations d'examens et des sérieuses occupations magistrales, demander à toutes les disciplines d'élargir son esprit et d'enrichir son cœur. Egalemeut versé dans les lettres anciennes et modernes, il donne à la littérature grecque l'importante contribution de sa thèse sur Eschyle, dont un juge compétent a dit que c'était, avec la thèse de Max BONNET, la plus belle thèse latine qui eût été jusque-là présentée en Sorbonne. Il dote l'histoire littéraire de la France d'un excellent ouvrage sur *Bernardin de Saint-Pierre*. Son hommage aux Romains est la publication, à l'aube de la vingt-cinquième année, d'une traduction d'Horace en vers français, par laquelle il prélude à une œuvre poétique sans cesse continuée, d'année en année: fables, sonnets, méditations philosophiques, dont de rares privilégiés ont été admis à connaître toute la saveur.

II

Que d'existences heureuses en une seule existence! MAURY en a proscrit les vains tumultes du forum, mais il ne craint pas d'y laisser aborder tous les bruits du siècle: cette solitude n'est pas une thébaïde. Ce disciple de PLATON a harmonieusement distribué les heures de sa journée.

Dans la fraîcheur matinale ou dans la sereine douceur des crépuscules de notre Midi, ce lettré, nourri des plus beaux vers d'ANACRÉON et d'AUSONE, ne se lasse pas d'admirer ce miracle chaque jour renouvelé : l'épanouissement de la rose. Il a dans son jardin les plus beaux rosiers. Et, comme le vieillard virgilien, il se réjouit de cueillir le premier la rose au printemps.

Ayant admiré la beauté de la création, il rentre dans le silence studieux de sa bibliothèque. Des feuillets érudits naissent les pures incantations : le poète entend le vol des Océanides s'approcher du Titan cloué sur le rocher et lui offrir de timides consolations ; le penseur médite la sombre philosophie du tragique grec et voit l'aurore de la réconciliation de l'homme et de la divinité poindre au sommet des grands vers obscurs ; les strophes harmonieuses voltigent autour de lui et distillent le miel dont il nourrira tout à l'heure ses étudiants.

Les autres heures de la journée sont consacrées à d'honnêtes divertissements : le jeu de mail, les courses chez les antiquaires, à la recherche du tableau rare ou méconnu, car ce professeur serait une double proie pour un LA BRUYÈRE ; il collectionne les tableaux avec la même ardeur qu'il est amateur de roses. L'heure du thé le trouve dans un salon, occupé aux amusements délicieux de la conversation et du paradoxe. Parfait honnête homme, au sens où l'entendaient nos pères, il sait tout et ne se pique de rien ; dans ses propos élégants, relevés d'une pointe d'ironie, tous les sujets défilent, depuis les frivoles variations politiques jusqu'aux graves questions des bals et des toilettes. La présence féminine l'inspire : n'a-t-il pas publié plus de 400 sonnets, qui sont autant d'hymnes *À la Femme* ? Quatre cents sonnets ! quand il suffit d'un seul sans défaut, si j'en crois BOILEAU, pour nous donner la gloire d'un long poème !

III

Je ne chercherai pas ce joyau dans le recueil de Fernand MAURY : je ne suis pas orfèvre. Mais il ne me serait pas difficile d'y grappiller assez de vers exquis pour prouver surabondamment que F. MAURY s'est penché sur la femme, comme tout à l'heure il se penchait sur la fleur, en poète amoureux. Du

berceau à la tombe, il la suit avec ferveur. Le voici qui s'attendrit sur la petite fille,

*Prélude de la chair, enfance de la femme,
Etincelle d'amour avant d'être la flamme...*

Il veille ici sur son sommeil :

*Le berceau de rotin murmure et se balance
Et le pied qui le meut lui prête sa langueur,
Car la nourrice chante un air de somnolence
... Puis l'enfant s'assoupit et dort harmonieuse.*

Quand elle se réveille, la fillette joue sous les regards d'un observateur attentif :

*Te voilà juchée haut sur le poirier en fleurs
Qui bleuit de son ombre un plant de féverolles
... Tu vois auprès de toi passer les hirondelles,
Des essaims exilés nouer leur longue grappe
Et des lueurs coulant à rutilante nappe
Filtrer sous le feuillage en sourire de ciel...*

L'enfant grandit. La voici jeune fille, qui inspire au poète ce vers gracieux :

Vous qui riez si rose et qui rêvez si bleu!
et ce quatrain aérien :

*Vous allez dans la grâce et les ris, si légère
Que vous semblez ouvrir les ailes en marchant,
Et moins peser au sol que la lumière au champ
Dans le cœur azuré des ombres passagères.*

Et l'hymne continue, tour à tour adressé à la fiancée, à l'épouse, à la mère : hommage pieux, galant ou passionné qu'il faut avoir lu pour savoir tout ce que renfermait de grâce exquise, de délicatesse, de tendresse profonde, l'âme de l'érudit, et pour ne pas sous-estimer ou ignorer les qualités du cœur moins perceptibles dans ses autres ouvrages. Son *Bernardin de Saint-Pierre* risquerait de nous présenter son auteur sous un jour un peu différent.

IV

Il s'y dresse en justicier. Il a fort proprement déboulonné la statue du vieillard bénisseur qu'on avait jusqu'ici exhibé à la postérité, tenant par la main Paul et Virginie et entonnant un éternel cantique à la Providence. Les savants sont impitoyables. Le nôtre a mis la main sur les manuscrits inédits de la bibliothèque du Havre et les archives du ministère de la Guerre; il les a compulsés, éclairés, commentés. Et de ces studieuses recherches est sorti un Bernardin moins parfaits et moins bonhomme que ne nous le montrait son disciple Aimé MARTIN, mais bien autrement vivant.

Avec une sincérité brutale, MAURY jette une lumière éclatante même sur les ombres du tableau. Il nous révèle l'hérédité inquiétante de Bernardin, dont un frère et un fils ont été saisis par la folie, mal terrible qui voilera par instants l'intelligence de l'écrivain. Il analyse cette âme inquiète d'aventurier qui court à la recherche de la fortune en Russie, en Pologne, aux colonies, et se fait donner, sous un nom d'emprunt, le brevet d'officier qui avait été accordé à un autre. Et il reproche à ce voyageur infatigable, non pas d'obéir à son sang aventureux de Northman, mais de vouloir « donner à ses aventures romanesques un dénouement pratique », de « battre monnaie avec sa célébrité ».

Avec une égale sévérité il examine les confessions amoureuses de son héros. Celui-ci les avait revêtues de poésie, baignées de vapeurs irréelles, délicieusement idéalisées. Son historien arrive armé de ses documents et se voit obligé d'être impitoyable jusqu'à *l'iniquité* et de *dégonfler le mannequin poétique*. Derrière les jolies bergeries où l'écrivain contait ses amours avec la belle Polonaise Marie MIESNIK, le critique, brandissant ses papiers inédits, voit « un épisode assez banal de séduction réciproque, la rencontre de deux curiosités. »

Beaucoup d'héroïnes ont traversé la vie du beau Normand aux yeux bleus : Fernand MAURY est enchanté de les rencontrer sur son chemin, il s'attarde complaisamment avec elles, il savoure leurs confidences retrouvées en ces lettres jaunies, et je crois bien, ma foi ! que s'il les juge toutes parfaites, ce n'est pas uniquement afin de pouvoir accuser Bernardin d'avoir été maladroit et nigaud avec elles. Ce cri lui échappe : « Que de jolis noms

parmi ces amies inattendues, et comme il devait lui être agréable de les écrire ! » Notre biographe n'y trouve pas un moindre agrément. Tour à tour nous rencontrons aux pages de son livre Mlle GIRAULT qui veut convertir ce croyant maussade à l'athéisme et à la bonne humeur ; Mlle BAUDA DE TALHOUET ; Mlle Lucette CHAPAL, avec qui il échange cadeaux et confidences et qui le taquine, non sans un brin de jalousie, au sujet des lettres qu'il reçoit des belles dames de Montpellier ; Mme DE GÉRARDIN-RAFFEAU, qui endoctrine le célibataire ; Mme D'ARBAUD DE MONTALET, qui lui reproche sa mauvaise grâce à répondre ; Mlle DE PINABEL, aimable coquette, à qui cet Alceste de 53 ans fait une scène de jalousie ; et Ninette DE POMPÉRY qui paraît plus charmante à ses amies quand elle a rêvé de Bernardin ; et Mlle DE KARALIO, qu'il courtise d'un peu trop près et qui lui donne sur les doigts ; et Rosalie DE CONSTANT, la belle fille de LAUSANNE, dont il arrive à percer l'anonymat avec un talent de détective ; et enfin celles qu'il épousera, barbon ou vieillard, Félicité DIDOT, « qui a moins d'orthographe que d'amour », et Désirée DE PELLEPORC, l'écolière qu'il emporte jalousement loin du pensionnat où il a rencontré cette fraîche rose.

Il y a là quelques pages charmantes tout à fait dignes de l'auteur des *Sonnets à la Femme*, où son ironie s'adoucit, sans désarmer, à l'égard de l'heureux destinataire de ces billets parfumés, « écolier de tant d'élèves qui en savent plus long que lui ».

Notre critique réserve ses flèches les plus empoisonnées pour le savant et le philosophe. Il tourne en ridicule cette manie particulière à Bernardin de voir partout une finalité superficielle, mettre la Providence au service non seulement de nos besoins, mais de nos fantaisies, ou même de l'abus que nous faisons des choses. Tout le monde connaît la phrase sur les melons qui sont divisés par côtes pour être mangés en famille. Un choix de citations du même goût suffit à discréditer le système : la rose a des épines pour protéger les œufs de papillons ; les taons et les mouches chassent les bœufs vers les montagnes et s'ils piquent l'homme, c'est pour « nous forcer de recourir aux bains qui sont si salutaires ». Pourquoi les hermines ont-elles, dans leur blancheur, le bout de la queue tout noir ? C'est « afin que ces petits animaux tout blancs, marchant sur la neige, où ils laissent à peine la trace de leurs pattes,

puissent se reconnaître lorsqu'ils vont à la suite les uns des autres, dans les reflets lumineux des longues nuits du Nord ». Quant aux chiens, jamais on n'en a vu de verts, de rouges ou de bleus, « mais ils sont pour l'ordinaire de deux teintes opposées, l'une claire et l'autre rembrunie, afin que, quelque part qu'ils soient dans la maison, ils puissent être aperçus ».

Ce n'est pas que MAURY, tout au long de son ouvrage, ne rende pleinement justice à Bernardin : il y a des pages très pénétrantes, très élogieuses sur les nouveautés de son esthétique, le pittoresque de ses descriptions, le pathétique de *Paul et Virginie*. Mais les épigrammes, plus acérées, nous frappent davantage. Le probe érudit ne peut se tenir de souligner l'ignorance de ce prétendant à l'omniscience : « il attaqua les astronomes, nous dit-il, comme s'il était de leur famille. » En zoologie, il n'a « guère entrevu du règne animal que le spectacle offert par une ménagerie aux désœuvrés du dimanche ». En politique, « il n'a pas trouvé la meilleure des républiques ? Je ne lui en fais pas un crime, car on la cherche encore ».

Et enfin, jugeant le rêve un peu naïf, mais si touchant, de fraternité universelle éclos dans le cerveau utopiste de Bernardin, F. MAURY trouve cet élégant compromis entre les désirs de son cœur et les exigences de sa raison : « Je ne blâme que la codification de sa chimère ; et, après avoir adressé au tendre homme d'Etat les objections de notre siècle, je n'ai pas la cruauté de lui refuser les éloges d'une lointaine postérité ».

V

Un tel critique eût fait belle figure de dompteur, entrant avec son fouet cinglant dans la moderne ménagerie littéraire. Les dieux ont épargné cette disgrâce à nos écrivains. Mais il n'a pas fallu moins que le charme de tout l'Olympe pour retenir M. MAURY loin de l'étude de la littérature française.

Comment expliquer autrement que ce docteur, après avoir consacré sa principale thèse à un auteur français, se soit voué uniquement à la beauté grecque ? Sans doute il faut faire sa part au hasard des chaires vacantes et des contingences matérielles ; mais elles comptent pour peu de chose, si l'on songe que l'auteur de cette thèse remarquable sur Bernardin, s'il l'eût voulu, eût obtenu la première chaire disponible en littérature française.

La vérité, c'est que la Grèce exerce sur ceux qui lui ont consacré quelques années de leur vie une attraction durable. On ne peut se passer de ce climat, une fois qu'on y a vécu. Les grands hommes d'Athènes sont morts, ses murs renversés, mais l'âme grecque, dans les vieux livres, est toujours resplendissante de jeunesse. Les lieux mêmes où vécurent ces ancêtres d'une civilisation impérissable, tout vides qu'ils sont de leur présence, émeuvent encore nos âmes d'une reconnaissante émotion. Que de grands écrivains ont tenu à faire ce pèlerinage de l'Acropole. F. MAURY, lui aussi, un jour, a rendu cet hommage filial à ceux dont il avait hérité la sagesse et l'amour du beau. Il a savouré la joie profonde de contempler ces paysages immortels où se passèrent de grandes choses, où vécurent de divins poètes, où naquirent les ineffables légendes qui ont bercé au long des âges l'humanité civilisée. Se réveiller par un bleu matin sur la mer que parcourut Ulysse et où fleurissaient les sirènes; voir à l'horizon l'Ida couronné de neiges et les pentes où quelque part, dans une grotte, Zeus fut nourri au son des tombours frappés par les Corybantes; aborder au Pirée sur la terre sacrée et saisir de tous ses sens les collines harmonieuses, les vieux temples debout dans la lumière dorée, le Parthénon; errer à travers les lauriers roses de l'Eurotas et les dédales du Labyrinthe; aller sur la Pnyx mettre son pied au creux même du rocher où s'imprima le pied de Démosthène, quel pèlerinage enchanté! J'ai vu l'Ilissos où Socrate, par l'été strident de cigales, aspirait la fraîcheur des eaux à l'ombre du platane et de l'*agnus-castus*, en prolongeant avec ses disciples un dialogue immortel. Et sur la voie sacrée d'Athènes à Eleusis s'est levé sous mes pas le vol léger des vieilles et toujours jeunes légendes, au murmure de la mer prochaine de Salamine. Depuis, il me semble que je comprends mieux et savoure plus délicatement les chefs-d'œuvre qui ont tiré leur suc et leur beauté de la terre hellénique.

Mais plus que de la poésie émanée du sol antique, F. MAURY s'est nourri de la moelle de ses penseurs. Derrière le voile d'argent des mythes, il a saisi la vérité que ces grands hommes lui transmettaient et il en a fait profiter l'âme contemporaine. Je n'en veux pour preuve que ce beau discours qui fut véritablement son testament d'universitaire et de penseur, à la rentrée de 1923. Il se fit le porte-parole du Titan Prométhée, en des conseils dont son jeune auditoire ne pouvait méconnaître l'actualité.

Bien avant DUHAMEL, il se refusait à considérer comme un véritable progrès cette « vie future » où nous achemine une civilisation purement matérielle.

Et MAURY-PROMÉTHÉE disait aux étudiants :

« Vous pourrez canaliser la foudre et l'obliger d'obéir, énergie ou lumière, au moindre geste de vos doigts ; vous pourrez, sans branchies, nager au fond des mers et sans ailes voler par dessus les trônes où siègeront les immortels humiliés. Mais votre science, fût-elle maîtresse des divers agents cosmiques, n'excédera pas la terre, ce royaume des vermisseaux. Vous mécaniserez votre esprit afin qu'il actionne vos machines, et vous le contraindrez à s'emprisonner en d'invisibles entraves qui enchaîneront sa personnalité et son essor. Car la nature des forces, c'est de n'être rien par soi, de ne posséder de qualités que pour les employer au service d'une volonté humaine, de prêter enfin leur puissance sans aucun choix, fût-ce au plus indigne, dès qu'il se soumet à l'impérieuse nécessité dont elles sont soumises. Ayant ainsi conquis tout ce qui dominait vos conquêtes elles-mêmes, vous abolirez peut-être, ô magiciens de l'industrie, la véritable royauté de votre espèce. Vous enlèverez l'âme à la vie ; vous entrerez dans l'égalité morne des règnes inférieurs, et vous ferez à la longue une société inanimée qui n'aura pas l'élégance d'une ruche, qui n'atteindra même pas la beauté des cristaux. »

Et le Titan, avant que l'oiseau du châtiment vint se repaître de sa chair, donnait à sa race cet ultime conseil de se faire une conscience supérieure à la science, par un exercice infatigable de la volonté, et de s'élever toujours, toujours plus haut, « car la vie est une aspiration des sommets, et tout rameau verdit au-delà d'autres rameaux ».

On le voit, F. MAURY était de ces connaisseurs qui, ayant médité les textes, ont vu le sérieux et même le tragique de l'âme hellène. Il rejoint de belles et profondes pages sur ce sujet de notre grand CLAUDEL. Comme le poète français, M. MAURY avait lu, traduit, compris ESCHYLE. Et il avait raison de trouver superficiel le jugement d'un TAINÉ qui ne veut voir dans la Grèce de PÉRICLÈS que les beaux corps, les jeux du gymnase, les Panathénées, et la joie de vivre sous un ciel indulgent. Ayant médité et compris les grands textes, il a saisi l'âme profonde des légendes qui content les exploits des héros :

PERSÉE, JASON, HÉRAKLÈS, et tant d'autres, ce sont les incarnations d'une âme énergique tendue par l'effort et qui n'attend le succès que de l'action.

Telles sont quelques-unes des leçons que ce sage de la Grèce demandait aux plus grands poètes pour les transmettre à ses étudiants.

VI

Poète lui-même, il ne séparait pas la poésie de la pensée. Certes, il étudiait avec charme, comme il les avait étudiés dans sa thèse latine, les yeux des rythmes, et savait admirablement montrer à ses élèves la structure rythmique d'un chœur d'Eschyle et analyser le « beau désordre » d'une ode pindarique. Mais il préférait les leçons de haute morale à l'enchantement des formes, des images ou des sons harmonieux. Même à un paysage, il demandait de l'aider à penser. S'il avait élu domicile dans ce coin de terre languedocienne, c'est sans doute à cause des mille correspondances qu'elle offre avec la terre grecque. Il soulignait lui-même cette ressemblance dans un discours prononcé à la séance solennelle de rentrée des Facultés, le 24 novembre 1898. Et, de fait, ici comme en Attique, la même roche brille nue sous le soleil implacable. On foule même garrigue parfumée que dans la sainte Délos. Les cirques sauvages de Saint-Guilhem offrent une réplique vraisemblable aux gorges et coupe-gorges de la tragique Mycènes. Les mêmes brumes délicates et bleues enveloppent, le soir, le pic Saint-Loup et l'Hymette. La même mer rit son rire innombrable à Maguelone et à Salamine. Dans nos pinèdes frissonne au printemps la verdure tendre qui revêt le mont Kronion au-dessus d'Olympie, et j'ai cuilli naguère les asphodèles tristes de Mireval au pied des oliviers centenaires de Corfou.

M. MAURY sentait et appréciait ce parfum d'Hellade qui s'exale de nos garrigues; mais d'autres qualités plus sérieuses le séduisaient davantage. Il eût j'imagine, dit, comme SOCRATE : « La campagne et les arbres ne m'apprennent rien; je ne m'instruis qu'auprès des hommes de la ville. » C'est du moins la conclusion qui se dégage du discours de réception qu'il prononça devant vous.

Prenant texte de l'ouvrage de son distingué prédécesseur à ce siège académique, M. Pierre VIALLES, sur *La Cour des Comptes, Aides et Finances de Montpellier*, F. MAURY, dans une analyse extrêmement aiguë, dégageait la primauté de l'élément intellectuel et moral dans la physionomie d'une ville. Ce n'est point, songeait-il, le ciel pur, le climat modéré, la garrigue infertile, le voisinage de la mer qui ont formé le caractère du Montpelliéraïn. C'est le Montpelliéraïn qui a fait Montpellier; l'âme des habitants a créé le visage de la ville. Le Peyrou, quin synthétise à ses yeux les architectures d'autrefois, doit sa beauté moins à la splendeur unique du panorama qui se déploie sur l'horizon de la mer et des montagnes qu'à cette raison classique dont était imprégnée son élite intellectuelle et qui a su commander aux matériaux inertes. Les hôtels particuliers, parure de la cité, expriment clairement cette domination de l'idée sur la matière: façades discrètes dans les rues tortueuses ou sombres, cours intérieures ouvertes à l'air et à la lumière, vastes escaliers, grandes salles richement décorées, disent nettement la volonté des maîtres qui les choisirent:

« Ainsi aménagées, ces demeures, quoique propres aux réceptions mondaines et de corps, étaient surtout destinées à favoriser les mœurs domestiques, le recueillement et l'étude. Elles se détournaient en quelque sorte des voies publiques pour imposer à leurs habitants les rigueurs d'une existence concentrée sur elle-même; elles tournaient l'homme vers ses devoirs et sa conscience au lieu de le dissiper vers les vaines manifestations du dehors. »

Ne trouvons-nous pas dans ces lignes la vraie raison, la raison profonde de l'attachement de F. MAURY à notre ville et sans doute aussi de la sympathie que les meilleurs esprits ont toujours manifestée pour Montpellier, « ville de parlement et de judicature non moins que d'université et d'écoles d'art », dont la bourgeoise « était un patriciat ouvert à qui se distinguait par la supériorité de la science et de la conscience ».

Et à Montpellier il avait eu sa place marquée dans cette Académie dont la mort l'a éloigné trop tôt: il y retrouvait ces patriciens de l'esprit, cette élite de savants, de lettrés, de juristes, de médecins, dont la continuité à travers les âges retraçait à ses yeux le véritable portrait de Montpellier.

C'est dans les mêmes sentiments que se présente à vous son indigne successeur. Outre le plaisir délicat de retrouver ici

beaucoup de visages amis, j'éprouve pleinement la joie de m'approcher aujourd'hui d'un des plus authentiques foyers du vrai et du beau. En toute simplicité, Messieurs, je vous remercie.

Aimé LAFONT.

Réponse de M. DE DAINVILLE

MONSIEUR,

Vous vous excusiez tout à l'heure de succéder à Fernand MAURY, vous m'obligez à m'excuser de vous recevoir. Etais-je bien l'homme capable de vous comprendre et de vous apprécier ?

Vous enseignez ; j'apprends. Vous vivez familièrement avec les poètes les plus délicats ; je ne fréquente que des gens de finances ou de loi. Votre horizon, c'est l'espace illimité du rêve ; le mien est enclos par des amoncellements de papiers ou de vieilles murailles. Vous nous avez montré votre prédécesseur comme un amoureux des roses et des femmes ; il n'aurait certainement pas retrouvé la douceur de leur peau dans les parchemins rêches qu'il me faut palper tout le jour et je crains que mes doigts ne soient bien rugueux pour effleurer toutes les jolies choses dont vous avez su meubler votre vie.

IX

Vous êtes né à Saint-Etienne-Vallée française, dont je regrette l'ancien nom de Saint-Etienne de Val francisque. Votre berceau est dans cette partie la moins âpre de la Lozère où les châtaigniers étalent, sur les pentes rapides, le moutonnement de leurs dômes, en bordure des tapis de bruyères roses ; dans cette partie aussi, où les rudes Cévennes s'adoucissent en vallées tièdes, pour accueillir sur les terrasses, qu'un labeur opiniâtre a patiemment formées, le mûrier et

l'olivier méditerranéen. Heureuse contrée qui ajoute à l'énergie des races fortes le sourire des races heureuses.

J'ai le malheur d'être un déraciné et de ne pouvoir tourner mes regards vers aucun coin de France, pour éprouver cette émotion profonde que fait naître la petite patrie en nos fibres les plus intimes; mais cela me permet peut-être d'apprécier, mieux qu'un autre, quelle influence a sur une vie cette sève venue du fond de la race, diversifiée par les sucres du terroir et qui fait s'épanouir les âmes en fleurs vigoureuses et éclatantes.

Vous êtes Lozérien, Monsieur, votre pays me semble vous avoir marqué de son empreinte. Vous ne vous êtes d'ailleurs point contenté d'y naître, vous y avez fait aussi une partie de vos études.

Les agités qui cataloguent les villes d'après le nombre de leurs cafés, de leurs théâtres ou de leurs cinémas, placent la capitale du Gévaudan dans la catégorie des *trous*.

Cette opinion, bien parisienne, était aussi partagée par un parisien de marque du ^{xii}^e siècle, le roi de France. Dans la fameuse bulle d'or du Gévaudan, il remercie l'évêque-comte de lui avoir donné la juridiction temporelle de ce pays *montueux* et d'un *accès presque impossible*, où il n'aurait certainement pas été la chercher.

Je ne m'arrête pas à cette classification sommaire ou à cette opinion superficielle. Mende est une ville dont j'ai senti le charme. J'en connais toutes les vieilles pierres (et Dieu sait s'il y en a!), j'en ai suivi les ruelles capricieuses, brouillées avec tous les éléments de la géométrie. J'ai croqué enfin plus d'un de ces oratoires abritant à chaque carrefour ces énigmatiques vierges noires, qui évoquaient en moi, avec les paroles de la Sulamite, l'image de la merveilleuse sarrasine dont le souvenir brûlant poursuivait S. GUILHEM, son ancien mari, jusque dans l'âpre gorge que vous connaissez bien.

Je vous concède que l'on n'y jouit point d'un horizon lointain, mais les flancs si pittoresques du mont Mimat rappellent des paysages de livres d'heures et s'il faut admettre que ce soit un trou, c'est, en tous cas, un trou dont on sort.

Quelques siècles avant vous, un de vos illustres compatriotes en est sorti pour venir à Montpellier, comme s'il avait voulu vous montrer le chemin. Il a étudié un certain temps dans cette ville, où les gens de savoir, déjà, ne se comptaient plus, et de là

il est allé s'installer en Avignon, au palais pontifical, où il n'a eu garde, cependant, d'oublier ni Mende, ni Montpellier.

D'innombrables gens sont sortis depuis de ce Gévaudan, de cette terre privilégiée, dont le sol pauvre fait germer les plus riches énergies et qui envoie, depuis des siècles, comme des missionnaires, aussi bien vers les riches plaines languedociennes, que dans l'immense Paris, tant d'hommes d'action et de pensée. Ils savent y imposer les qualités de labeur, de droiture et de cœur de cette race, dont l'origine lointaine semble se confondre avec la civilisation des dolmens.

Les statistiques ne jouissent pas d'une bonne réputation, et pourtant, Monsieur, permettez-moi d'y recourir. En 1912, il y avait, à Paris, 70.000 Aveyronnais ou Lozériens. C'est de leur président, M. DE LAS CASES, que je tiens ce chiffre. Paris, de ce train là, ne risque-t-il pas de devenir un faubourg de Mende?

La Lozère, pourtant, n'a point su vous retenir. Vous avez aussi étudié à Nîmes et Montpellier vous a fait bachelier.

Vous vous sentiez plein de force, avec toutes les illusions de la jeunesse, prêt à conquérir de haute lutte la place qui vous était due et, tout naturellement, vous vous êtes tourné vers Paris, vers ce centre du monde, où se pèse, d'une façon irrévocable, le talent et le génie.

Le collège Stanislas vous a ouvert ses portes et vous l'en récompensiez, après une brillante rhétorique supérieure, en emportant, au concours général, le second prix de discours latin et la mention de discours français.

J'ai fréquenté, moi aussi, quelque peu, ce vieux collège, aux cours sombres, du temps où DOUMIC, AUDIAT et DESGRANGES se partageaient les rhétoriciens, distingués par des couleurs, comme autrefois les demoiselles de Saint-Cyr, mais je n'y ai point cueilli les mêmes lauriers.

Votre licence ès lettres en Sorbonne ne fut qu'un jeu pour vous, un essai avant l'agrégation que vous avez préparée, en partie, dans cette célèbre maison et en partie à Lyon, car les voyages ne vous font pas peur.

Quelle connaissance de la France doit-on avoir pour vous suivre en tous vos déplacements! Vous n'êtes pas plutôt dans les brumes de cette cité de Lyon, au masque austère, qu'il me faut aller vous retrouver au pays où les coiffes de lin palpitent comme des ailes sur les cheveux blonds.

Vous êtes à Quimper et les loisirs que vous laisse votre enseignement vous permettent de rencontrer dans la campagne de vieux amis : des châtaigniers, que juillet et leurs fleurs coiffent d'une calotte d'or, et des bruyères roses, de ces bruyères roses qui s'étendent sur la lande, en larges glacis, couleur fleur de pêcher.

Sans doute, ces vieux amis vous rappellent d'une façon trop poignante la terre natale, car les sirènes entrevues près des écueils de la mer bretonne n'arrivent point à vous saisir. Vos pensées vont vers le Midi, vers cette mer latine, dont le souffle, jadis, vous arrivait, parfois, tiède du baiser du soleil et parfumé des fleurs de la garrigue.

L'administration n'aime point les décisions radicales ; elle incline au contraire vers les solutions modérées. Vous demandiez le Midi, elle vous octroya généreusement Roanne.

Vous avez fait une retraite de six ans en cette ville, où l'industrie moderne coudoie un très vieux passé, au bord de ce fleuve si divers, mais qui, en ce lieu, est déjà devenu un miroir de méditations sereines.

En 1913, on vous permettait enfin d'entrer dans la terre promise ; vous étiez nommé au lycée de Montpellier.

×

C'est là que la guerre allait venir vous prendre, et c'est ici, Monsieur, que je me sens soudain dans le plus extrême embarras.

Un souffle évangélique a passé sur la France. Des apôtres se sont levés, disant : « Que la guerre ne soit plus seulement nommée parmi nous ; jetons nos boucliers ; abattons nos remparts et lorsque l'ennemi séculaire nous verra sans défense, il nous ouvrira enfin ses bras ! »

La critique objective est déjà si malaisée, lorsqu'il s'agit de faits et de morts lointains, que je ne me sens point l'étoffe de l'essayer sur des vivants. Je n'ai pas non plus les grâces d'état, qui permettent, suivant les règles de la mystique, de discerner la nature des esprits. Je vais donc, peut-être, commettre une faute grave, en vous suivant à la guerre, et pourtant, Monsieur, comment passerais-je sous silence ces années d'épouvante, où des âmes d'élite ont reculé les limites du sacrifice et de la douleur et où vous avez pris vous-même une si magnifique part ?

Je m'autorise d'ailleurs de votre exemple. Dans cette même ville de Montpellier, qui vous avait vu partir, en 1914, dans la vigueur intacte de votre jeunesse, vous avez prononcé, en 1922, à la distribution des prix du Lycée, un admirable discours où vous montrer quelle trempe la culture classique a donnée aux cœurs pour la guerre. En parlant de l'humaniste mobilisé, vous dites : « ... *Son corps pouvait être maladroit, son âme était armée pour la bataille... Les humanités qui ont formé notre race latine maintenaient clair, devant lui, l'idéal de cette race et affermissaient les qualités les plus propres à favoriser le triomphe de cet idéal...* »

Vous aviez acquis le droit de prononcer ces paroles. Parti, en effet, dès le début du mois d'août, avec le 122^e territorial, vous affirmiez bientôt à l'adversaire votre volonté de défendre le sol de la France contre sa fureur dévastatrice, à Malancourt, à Esnes, à Monséville, à la Chalade-en-Argonne.

Mais les hautes qualités morales, que vous deviez à votre culture et à une race de conscience et de labeur, vous faisaient bientôt distinguer par vos chefs, et vous voici dans une troupe d'élite, au 46^e régiment d'infanterie, le régiment du premier grenadier de France.

Vous partagez d'ailleurs la modestie de ce héros ; vous avez tous les devoirs, tous les risques du chef, sans en avoir les avantages, vous commandez une section, comme simple adjudant.

Le 2 novembre 1917, en occupant des tranchées que l'ennemi venait d'abandonner, vous recevez votre première blessure. Un éclat de grenade vous emporte une partie de votre poignet droit et, comme vous ne faites jamais les choses à demi, une balle vous traverse aussitôt l'épaule gauche, sectionnant le nerf du bras.

Vous voilà privé de vos mains, évanoui sur le champ de bataille.

Les muses veillaient heureusement sur votre destin, et ce sont elles, sans doute, qui ont guidé vers vous, pendant la nuit suivante, une patrouille allemande. Ramassé par elle, vous avez été porté à l'hôpital, où vous êtes devenu la proie de la chirurgie, en ce séminaire de Notre-Dame de Liesse, dont le nom semblait une ironie pour une demeure transformée en maison de douleur.

Je n'ai passé qu'un jour dans un de ces hôpitaux de triage, évacué du pont de Steenstraat sur l'Yser. Son nom, Rosendaël, n'était pas non plus sans dérision pour la somme de douleurs qui s'y totalisaient. Je n'oublierai jamais les cris que j'y ai entendus pour la première fois et qui ne semblaient pas sortir de lèvres humaines.

C'est pendant la nuit de Noël, cette nuit sainte qui devait éveiller si tristement en vous le souvenir des joies familiales et de votre cher foyer, que vous fûtes versé, deux mois après, de l'hôpital au camp d'Aix-la-Chapelle. L'angoisse et la souffrance de la captivité commençaient pour vous.

En vain, êtes-vous désigné par une commission suisse pour être rapatrié en France, comme grand blessé. Les Allemands s'y connaissent en homme et vous n'étiez point, Monsieur, des proies qu'on lâche : Médaillé militaire, vous portiez encore la Croix de guerre, avec une citation de Foch. Le printemps de 1918 qui vous avait apporté l'espérance de revoir votre patrie s'est enfui sans la réaliser. Vous avez vu se flétrir à nouveau les feuilles et ce n'est que le 10 décembre que les troupes alliées vous rendirent enfin la liberté.

Toutes ces souffrances physiques n'étaient point le seul sacrifice que vous offriez à la France. Vous y rentriez si éprouvé, que vous deviez renoncer momentanément à votre grande œuvre, une thèse de doctorat ès lettres sur LAMARTINE, dont la documentation était pourtant terminée et qui vous avait déjà ouvert les portes de notre sœur, l'Académie de Mâcon.

Cependant, vous aviez la consolation de vous voir reconnaître, la paix venue, aussi bien que durant la guerre, vos qualités de chef. Les anciens combattants vous nommaient secrétaire général de l'Association Montpelliéraine et vice-président de l'Union Héraultaise.



Je tourne rapidement ces douloureux feuillets, malgré la gloire qui les emplît. Excusez-m'en, Monsieur, j'ai hâte de goûter en vous le lettré.

L'éditeur SEHEUR a fait paraître, en 1929, dans la collection *Masques et Idées*, un ouvrage de vous, intitulé *Narcisse ou les Amours de Lamartine*, qui aurait pu être une partie importante de votre thèse et qui nous la fait davantage regretter.

Vous entendez faire l'autopsie du grand poète, afin de déterminer s'il a bien été l'amoureux qui a fait palpiter et souffrir tant de cœurs féminins et qu'évoquent les très nombreuses pages sentimentales de son œuvre.

Monsieur, vous avez tous les dons du grand chirurgien. La décision; dès les premières phrases, l'opération est commencée. La sûreté de coup d'œil; dans la complication de ces histoires d'amour, votre instrument plonge à l'endroit précis qui va nous en livrer l'armature. Une prestigieuse habileté; en quelques phrases claires, incisives, vous avez complètement disséqué l'aventure la plus complexe. Point de souffrances inutiles; vous ne poursuivez que votre démonstration, sans vous attarder aux accidents ou aux tares, qu'un autre eut peut-être soulignés. Mais aussi, point de sensibilité vaine; vous oubliez que vous taillez dans un grand poète, vous écartez la beauté des formes et la délicatesse des pensées, et vous nous découvrez, soudain, dans sa nudité vraie, le squelette.

C'est curieux comme tous les squelettes se ressemblent et comme il est malaisé, lorsqu'on n'est pas un spécialiste, de percevoir leur individualité. Pendant que je contemplais votre œuvre, je ne pouvais m'empêcher de penser à cet admirable portrait d'homme au regard dominateur, coiffé d'une toque qu'enrichit une couronne d'orfèvrerie précieuse et vêtu de la plus somptueuse fourrure, où un collier d'or, pesant comme une chaîne, allume des lumières fauves. La distinction du personnage, la richesse de son accoutrement le prix fabuleux de ses bijoux l'ont fait prendre pour Jean SOBIESKI. Ce n'est que REMBRANDT, tel qu'il se voyait dans la mesure où ses créanciers poursuivaient sa misère.

Mon Dieu que les grands hommes ont de la chance de se voir sous des couleurs si flatteuses!

Excusez cette distraction, elle ne m'est venue d'ailleurs que la démonstration finie. Je vous ai suivi avec la plus grande attention, en élève qui ne veut pas perdre un mot de la leçon du maître. Vous nous avez démontré que LAMARTINE n'a jamais été un véritable amoureux, « *qu'il a, seulement, plus tard, inconsciemment installé son âme amoureuse de vieillard dans les événements de sa jeunesse.* » Ses idylles ou ses romans se réduisent à des rencontres banales, que son imagination décorative a placées dans des conditions inventées et qu'elle pare de sentiments qui n'ont jamais existé. Comme vous le dites,

élégamment, « *entre la réalité et sa transcription littéraire, la fantaisie artistique de l'écrivain interpose une sorte de glace qui l'enjolive, peut-être, mais qui la déforme assurément.* »

Mais alors se pose un autre problème : puisque LAMARTINE nous a trompés, fournissant, lui-même, dans les différentes versions de ses romans, du *cours de littérature*, des *confidences*, ou des mémoires inédits, la preuve de son mensonge, quelle est la vérité ? et sur quelle réalité a-t-il construit son rêve ?

×

Et voici que vous nous emmenez à votre suite, tout à fait passionnés par l'aventure, en une série d'investigations qui feraient honneur au plus fin policier. Pour n'en prendre qu'un exemple, vous voilà à la recherche de la jeune fille que LAMARTINE a dissimulé sous le nom de *Lucy*. Vous n'êtes point le premier, d'ailleurs, qui ait essayé de découvrir l'identité de cette victime, mais les renseignements donnés par l'inculpé sont inexacts. Son âge (16 ans alors qu'il en avait 19) ; l'âge de la jeune fille, 12 ans ; le lieu et la description de sa demeure ; la nature de leurs relations qu'il taxe d'innocent badinage, autant d'indications erronées.

Si bien que vos devanciers, quoique avertis, ont perdu la piste et M. DE RIAZ a cru retrouver Lucy, en Elisabeth DE VILLENEUVE-D'ANSOIS, jeune fille d'une des meilleures maisons de Provence. Il a placé l'événement au château de Byonne, égaré par la description d'une tour construite par l'imagination du poète.

Vous n'êtes point de ceux qui s'en laissent conter. En une discussion sans réplique, vous éliminez les mensonges ou les alibis et vous nous conduisez au village de S. Sorlin, en la demeure du docteur PASCAL. Lucy est là. C'est la fille du docteur qui est l'héroïne « d'un innocent badinage » qui empêcha pourtant de dormir Mme DE LAMARTINE pendant plusieurs nuits, tant son fils lui avait causé de chagrin.

Avec la même finesse, avec la même sûreté, vous reconstituez les faits de chaque cas. Vous identifiez chacune de ses amoureuses et la force de la vérité est telle que vos investigations finissent par se dresser comme un réquisitoire.

Puis, poussant jusqu'aux limites extrêmes votre analyse psychologique, vous justifiez dans la dernière partie de votre

ouvrage ce titre de *Narcisse* qui suggère cette troublante image de la mythologie et qui s'applique si cruellement à LAMARTINE.

Pendant sa jeunesse, les femmes lui ont vainement offert la passion qu'il avait fait naître en leur cœur. Il a abandonné Graziella, avec une parfaite inélégance. Il a tourné le dos, d'une façon à peine courtoise, au grand amour de Julie CHARLES. Il a fui, comme la peste, le cœur volcanique de Mme DE LARCHE. Et, dans les instants où il semble céder à ces amours, il ne perd pas de vue le chemin qu'il veut faire et principalement cette sous-préfecture, aux environs de Paris, qui lui semble l'antichambre du bonheur.

Vous expliquez fort bien cette sorte de froideur chez un jeune homme qui sentait cependant circuler en ses veines un riche sang bourguignon. Elle lui venait de l'éducation reçue dans son enfance. La formation d'une âme est la résultante de trois forces : l'hérédité, l'ambiance et l'action des éducateurs.

Vous ne vous occupez point de la première ; vous n'aviez pas à votre disposition la généalogie de LAMARTINE que M. TESTOT-FERRY devait faire paraître, un peu après la publication de votre volume. Certaines pages de cette généalogie éclairent d'une façon curieuse la psychologie du poète.

Son plus lointain ancêtre, Pierre ALAMARTINE, protestant austère et convaincu, avait dû se réfugier à Genève, en 1589. Il eut cependant la consolation de revoir sa ville natale et de s'y endormir dans la paix du Seigneur. Son fils Etienne avait quitté la boutique paternelle et était venu faire ses études à Mâcon. Il y fréquenta le salon de noble Antoine DE PISE, seigneur DE PLACÉ, président en l'élection de Mâconnais. C'est là que, tout en continuant ses études de droit, il composa une première version de l'idylle de *Lucy* ; mais comme il n'avait pas auprès de lui une mère vigilante pour en modifier l'épilogue, il y eut, un jour, grand scandale en l'hôtel de Pise. On n'eut que le temps de rassembler langes et maillot pour envelopper le fils qu'Aymée DE PISE, charmante fillette de 14 ans, venait de mettre au monde. Etienne ALAMARTINE, qui fut obligé de reconnaître, non sans confusion, sa paternité, atteignait à peine ses 20 ans.

Cette pauvre Aymée n'eut guère plus de chance que les femmes du poète. Elle mourut sans avoir vu sa trentième année. Son fils n'avait vécu que quelques mois.

Nous retrouvons Etienne, à l'âge de 70 ans, juge mage de Cluny et rédigeant son testament. Il y demande pardon à Dieu « *des péchés, crimes et offenses qu'il a misérablement commis* ». Il attend encore cependant, s'il plaît à Dieu, non point la sous-préfecture de son descendant, mais la charge de conseiller-secrétaire du Roy, maison et couronne de France, qui devait lui conférer la noblesse.

Par contre, vous déterminez excellamment les deux autres forces, l'ambiance et l'action des éducateurs.

Vous projetez sur son enfance l'ombre du père, de cet ancien officier que son fils trouvait *dur et austère*; l'autorité cassante de l'oncle de Monceau, l'héritier du nom et des biens, le tyran redouté. Vous analysez enfin l'emprise de cette mère, dont il a dit lui-même « *les autres mères ne portent que neuf mois leur enfant dans le sein, je puis dire que la mienne m'a porté douze ans dans le sien...* » C'est elle qui lui a inculqué, avec les *impératifs de la morale mondaine et religieuse*, cette horreur du péché de la chair, pourtant moins grave, si l'on en croit saint Paul, que ceux contre la charité. Cette empreinte profonde explique la brièveté de ses défaillances.

Mais l'âge est venu; il a subi inconsciemment cette évolution vers le réalisme et la vie, qui fut celle de plus d'un homme de génie, et comme vous le notez finement, « *il reconstruit maintenant par un jeu de l'imagination qui essaie de se tromper elle-même, la vie amoureuse qu'il aurait dû vivre et qu'il a dédaignée...* »

Vous rendez cette idée encore plus évidente, en l'éclairant par le cas de CHATEAUBRIAND. « *Tandis que, dites-vous, CHATEAUBRIAND adolescent crée dans le futur un fantôme d'amour, cette sylphide dont n'approchera jamais le réel, c'est dans le passé que Lamartine vieilli crée l'amante idéale...* » Et vous nous montrez comment, en cette création, le poète superpose sur les silhouettes lointaines de Graziella, de Lucy, de Julie et de tant d'autres l'image de Valentine, de cette jolie nièce qui a embaumé ses derniers jours de la fleur de sa jeunesse et de sa beauté.

Cependant, Monsieur, vous n'avez point imité la constance des héroïnes que Lamartine a séduites et, peut-être parce que vous le connaissez trop bien, son charme n'a point suffi à retenir votre cœur.

Vos goûts vont, pour l'instant, vers deux poètes dont la renommée est d'ailleurs immense, quoiqu'ils soient encore de ce monde; deux poètes de haute aristocratie, qui auraient pu prendre pour armes la sirène de Rops et sa fière devise: *non piscis omnium*.

Vous avez d'ailleurs mieux fait que de les aimer, vous vous êtes efforcé de les faire aimer, et les privilégiés ont pu vous applaudir à la Pierre-Rouge, lorsque vous interprétiez, avec une troupe de choix, la pièce de CLAUDEL, intitulée: *La jeune fille Violaine*.

De VALÉRY, vous avez lancé les vers sonores et pleins de pensée, comme un coup de clairon, à la suite de ce discours où vous montriez d'une façon si éloquente tout ce que les héros de la dernière guerre devaient aux humanités.

Je sais que vous avez composé un lexique des images de ce poète, qui va bientôt paraître; mais permettez-moi cependant de formuler ici un souhait: vous êtes d'un pays de montagnes et vous connaissez les sentiers qui, sans erreur, ni marches inutiles, mènent aux sommets; servez-nous de guide pour nous conduire jusqu'à vos deux amis.

M. DE DAINVILLE.
